

que je prenais les uns pour des lièvres, les autres pour des renards; mais ils avaient quelque chose de bien différent de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors, et quoique j'en tuasse plusieurs, je ne succombai pourtant pas pas à la tentation d'en manger. En effet, j'aurais eu grand tort de courir quelque risque par rapport aux aliments, puisque j'en avais en quantité et de très bons, entre autres des chèvres, des pigeons et des tortues; si l'on y ajoute mes raisins, je défie tous les marchés de Londres de fournir une table mieux que je ne pouvais fournir la mienne, eu égard au nombre des convives; et si, d'un côté, mon état était déplorable, je devais, de l'autre, m'estimer fort heureux de ce que, bien loin d'être réduit à la disette et à la nécessité de jeûner, je jouissais d'une parfaite abondance, assaisonnée de délicatesse.

Durant ce voyage, je ne faisais jamais plus de deux milles ou environ par jour, en calculant les distances à vol d'oiseau; mais je faisais tant de tours et de détours, pour voir si je ne rencontrerais pas quelque chose d'avantageux, que j'étais assez fatigué toutes les fois que j'arrivais au lieu où je devais choisir mon gîte pour la nuit, et alors j'allais me nicher sur un arbre, ou bien je me logeais entre deux, plantant un rang de pieux à chacun de mes côtés pour me servir de barricades, ou du moins pour empêcher que les bêtes sauvages pussent venir sur moi sans m'éveiller auparavant.

Dès que je fus arrivé au bord de la mer, mon admiration de l'île augmenta par ce côté; tout ce qui se présentait à ma vue me confirmait dans l'opinion où j'étais déjà, que le plus mauvais lot m'était échu en partage. Le rivage que j'habitais ne m'avait fourni que trois tortues en un an et demi de temps, au lieu que celui de la vue duquel je jouissais alors en était couvert. Tout y fourmillait d'oiseaux de plusieurs sortes, dont les uns m'étaient connus de vue, les autres inconnus, la plupart très bons à manger, quoique je n'en pusse pourtant pas dire le nom, excepté ceux qu'on appelle, dans l'Amérique, des *pingouins*.

J'en aurais pu tuer autant que j'aurais voulu, mais j'étais chiche de ma poudre et de mon plomb, et je souhaitais plutôt de tuer une chèvre, s'il était possible, parce qu'il y avait beaucoup plus à manger. Cependant, quoique cette partie de la côte fût bien plus abondante en chèvres que celle où j'habitais, il était beaucoup plus difficile de les approcher, parce que ce canton se trouvait plat et uni, et qu'elles pouvaient m'apercevoir bien plus aisément que lorsque j'étais sur les rochers et sur les collines.

Quelque charmante que fût cette contrée, je ne sentais pourtant pas le moindre désir de changer d'habitation; j'étais accoutumé à celle où je m'étais fixé dès le commencement; et dans le moment même où j'admirais mes belles découvertes, il me semblait que j'étais éloigné de chez moi et dans un pays étranger.

Enfin je pris ma route le long de la côte tirant à l'est et je crois que je parcourus bien douze milles: alors je plantai une grande perche sur le rivage pour me servir de marque, et je pris le parti de m'en retourner au logis, en décidant pourtant que la première fois que je me mettrais en chemin pour faire un autre voyage, je prendrais à l'est de mon domicile, et qu'enfin je ferais la moitié du tour de l'île avant d'arriver à ma marque.

Je pris pour m'en retourner un autre chemin que celui par où j'étais venu, croyant que je pourrais aisément avoir l'aspect de toute l'île, et ne pas manquer, en jetant la vue çà et là, de trouver mon ancienne demeure. Je me trompais néanmoins dans ce raisonnement, car quand je me fus avancé l'espace de deux ou trois milles dans le pays, je me trouvai dans une vallée spacieuse, mais environnée de collines tellement couvertes de bois, qu'il n'y avait aucun moyen de deviner mon chemin, à moins que ce ne fût au cours du soleil; encore aurait-il fallu pour cela que je susse la position de cet astre, ou l'heure du jour.

Il arriva pour surcroît d'infortune qu'il fit un temps sombre durant les trois ou quatre jours que je passai dans cette vallée: comme je ne pouvais point voir le soleil pendant ce temps-là, j'eus le déplaisir d'être errant et vagabond, de me voir enfin obligé de regagner le bord de la mer, où je cherchai ma perche, et de repren-

dre le chemin que j'avais déjà fait. Ainsi je m'en retournai au logis à petites journées, supportant et le poids de la chaleur qui était excessive, et celui de mon fusil, de mon fournillement, de ma hache et de mes provisions.

Mon chien dans cette caravane, surprit un jeune chevreau et le saisit: j'accourus d'abord, et fus assez diligent pour sauver ce petit animal de la gueule du chien et le prendre en vie. Je souhaitais passionnément de le transporter au logis, s'il était possible, car souvent je m'étais occupé, dans mes réflexions, de l'idée et des moyens de prendre un couple de ces jeunes animaux, et de les nourrir pour former un troupeau de chèvres apprivoisées, lequel, au défaut de ma poudre et de mon plomb, pourrait un jour subvenir à ma nourriture.

Je fis un collier pour le chevreau, je le lui passai autour du cou et, avec une corde que j'y attachai, je le menai à ma suite: ce ne fut pas sans peine que je m'en fis suivre jusqu'à ma métairie; mais quand j'y fus arrivé, je l'y enfermai et le laissai là; car il me tardait bien d'être de retour et de me revoir chez moi après un mois d'absence.

On ne saurait croire quelle satisfaction ce fut pour moi de revoir mon ancien foyer, et de reposer mes membres fatigués dans mon lit suspendu. Le voyage que je venais de faire, sans tenir de route certaine pendant le jour, sans avoir de retraite assurée pour la nuit, m'avait si fort lassé sur la fin, que mon ancienne maison



Le rivage était couvert de tortues et de pingouins.

me paraissait aujourd'hui un établissement parfait où rien ne manquait. Tout ce qui était autour de moi m'enchantait, et je résolus de ne plus m'éloigner désormais pour un temps considérable, tant que ma destinée me retiendrait dans l'île.

Je gardai la maison pendant une semaine, pour goûter les douceurs du repos et pour me refaire de mon long voyage. Cependant, une affaire de grande conséquence m'occupait sérieusement; c'était une cage que je faisais pour mon perroquet; il commençait déjà à être de la famille, et nous nous connaissions parfaitement lui et moi. Ensuite je pensai au pauvre chevreau que j'avais enfermé dans l'enceinte de ma métairie, et je jugeai à propos de l'aller chercher, ou du moins de lui porter à manger. Quand il eut mangé, je l'attachai comme la première fois et l'emmenai. La faim qu'il avait soufferte l'avait maté et rendu souple, au point qu'il me suivait comme un chien et que j'aurais bien pu me dispenser de le tenir à l'attache. J'en pris un soin particulier, ne cessant de lui donner à manger et de le caresser tous les jours. En peu de temps il devint si familier, si gentil, si caressant, qu'il ne voulut jamais me quitter depuis, et fut agréé au nombre de mes autres domestiques.

La saison pluvieuse de l'équinoxe d'automne était revenue. Le 30 septembre était l'anniversaire de ma descente dans l'île où j'étais depuis deux ans, et je n'avais pas plus d'espérance d'en pouvoir sortir que le premier jour; je l'observai d'une manière aussi solennelle que l'année précédente. Je m'occupai tout le jour à m'humilier devant Dieu, et je remerciai sa divine providence de s'être manifestée à moi, et de m'avoir fait connaître que dans cette solitude je pouvais être heureux, de ce qu'il me dédommageait amplement des maux que je souffrais, et suppléait aux biens qui me manquaient par la pré-

sence et la communication de sa grâce; m'assistant, me consolant, m'encourageant à attendre sa protection pour la vie présente et une félicité sans bornes pour celle qui est à venir.

Auparavant, quand j'allais chasser ou visiter la campagne, j'étais sujet à tomber dans des réflexions chagrines à la vue de ma condition, et à me pâmer subitement de douleur lorsque je considérais les forêts, les montagnes et les déserts, où, sans compagnon et sans ressource, je me voyais renfermé par les barrières éternelles de l'Océan; ces pensées me surprenaient souvent au milieu de mon plus grand calme: comme un orage, elles me jetaient dans le trouble et le désordre, me faisaient entrelacer mes mains l'une dans l'autre et pleurer comme un enfant.

Quelquefois ces mouvements me prenaient au milieu de mon travail; alors je m'asseyais, soupirant amèrement, les yeux attachés à la terre durant deux ou trois heures de suite: et cela empirait ma condition, car si j'avais pu donner un libre cours à mes larmes et exhaler ma douleur en paroles et en plaintes, j'aurais soulagé la nature en la déchargeant d'un pesant fardeau.

Mais à cette heure mon esprit se repaissait d'autre chose; la lecture de la parole de Dieu faisait partie de mes occupations journalières; et de cette source émanaient toutes les consolations dont mon état présent avait besoin.

J'étais dans cette disposition d'esprit quand je commençai ma troisième année: et quoique je ne veuille pas ennuyer le lecteur par une relation aussi exacte de mes travaux durant cette année, que de ceux de la première, néanmoins il faut observer, en général, qu'il m'arriva rarement d'être oisif, mais que je partageais mon temps en autant de parties qu'il y avait de fonctions différentes auxquelles je m'étais obligé à vaquer: tels étaient premièrement le service de Dieu, et la lecture de l'Écriture sainte à laquelle je m'occupais régulièrement, et quelquefois trois fois par jour; secondement, les courses que je faisais avec mon fusil pour tuer de quoi manger, lesquelles duraient ordinairement trois heures lorsqu'il ne pleuvait pas; et en troisième lieu, les peines qu'il fallait que je me donnasse pour apprêter, pour cuire ce que j'avais tué, ou bien pour le conserver et en faire provision, ce qui me prenait une bonne partie de la journée. Outre cela, il faut remarquer que pendant tout le temps que le soleil était à son apogée ou dans le voisinage de ce point, les chaleurs étaient si excessives qu'il n'était pas possible de sortir: ainsi on doit supposer que je ne pouvais pas disposer de plus de trois ou quatre heures l'après-dînée; avec cette exception, néanmoins, que quelquefois je diversifiais mes heures de chasse par celles du travail; en sorte que je travaillais le matin, et sortais avec mon fusil sur le soir.

A cette brièveté du temps destiné pour le travail, je vous prie d'ajouter la pénible difficulté de ce même travail, et les heures que le défaut d'outils et le manque d'habileté m'obligeaient souvent de retrancher de mes autres occupations pour réussir à faire la moindre chose. Je citerai pour preuve quarante-deux jours entiers mis à fabriquer une planche pour me servir de tablette dans ma caverne, au lieu que deux scieurs, avec leurs outils et un atelier convenable, en auraient fait six d'un seul tronc en une seule journée.

Voici, par exemple, comment je m'y prenais. J'allais dans les bois choisir un gros arbre, parce que la planche devait être large. J'étais trois jours à couper cet arbre par le pied, et deux autres à l'ébrancher et à le réduire à une pièce de merrain. A force de hacher, de trancher et de charpenter, j'en réduisais les deux côtés en copeaux jusqu'à ne lui laisser que trois pouces d'épaisseur. Il n'y a personne qui ne convienne qu'un tel ouvrage devait être un rude exercice pour mes mains, mais le travail et la patience m'en faisaient venir à bout comme de bien d'autres choses. J'ai seulement été bien aise de vous mettre devant les yeux cette particularité, pour montrer en même temps la raison pour laquelle tant de temps se consumait en de si petites choses: en effet, tel ouvrage qui n'est qu'une bagatelle et un jeu quand on a de l'assistance et des outils, demande, lorsqu'on est privé de ces deux choses, un temps et un travail infinis.

(A suivre)